

Sur Le Chemin De Mon Père

Evelin Lindner
2022

Lettre à mon père est un projet de livre planifié sur le parcours de l'auteur, un voyage qui a commencé dans une famille profondément traumatisée par la guerre et l'expulsion et qui a ensuite conduit à un projet de vie dédié à nourrir plus de dignité et de solidarité dans le monde. L'auteur est né dans une famille avec un père mutilé de guerre qui avait subi de nombreuses pertes existentielles. Il avait perdu un bras, son père et ses frères bien-aimés, et sa patrie de Silésie, d'où sa famille a été expulsée de force.

Le livre décrit comment l'héritage norvégien de *likeverd* et *dugnad* a permis à l'auteur de mieux comprendre les valeurs exprimées dans les idéaux des droits de l'homme et la devise de la Révolution française, *liberté, égalité et fraternité*. Le livre met en lumière le patrimoine culturel norvégien comme étant important non seulement pour la Norvège mais pour le monde entier. Il s'agit d'un patrimoine unique qui englobe non seulement la liberté et la dignité, mais aussi la solidarité, et cela non seulement au niveau local mais aussi au niveau mondial (voir le Nansen passeport). L'auteur tente de rendre palpable comment ces valeurs peuvent ouvrir la voie à la notion de dignité, tant pour l'individu que pour l'humanité tout entière.

Le chemin de mon père

Résumé par Evelin Lindner de 2002 à 2022, en conversation avec son père

Mon père est né en Silésie en février 1926. La Silésie fait maintenant partie de la Pologne, mais faisait partie de l'Empire allemand jusqu'en 1945. Mon père a toujours regretté que la Silésie ne soit pas indépendante lorsqu'il y est né, car alors lui et ses frères auraient peut-être échappé au terrible sort d'être forcés de devenir des soldats pour le régime nazi en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale.

La Silésie faisait partie de l'Empire austro-hongrois jusqu'à ce que Frédéric II de Prusse (1712—1786), également connu sous le nom de Frédéric le Grand, conquière de grandes parties de la Silésie de la jeune impératrice autrichienne Marie-Thérèse. Frédéric le Grand était animé par un idéal de masculinité qui a également façonné plus tard la vision d'Adolf Hitler du national-socialisme allemand. Enfant, Frederick avait été un garçon « doux » et, dans sa jeunesse, il s'intéressait davantage à la musique et à la philosophie qu'à l'art de la guerre. Cela a motivé son père à l'élever avec les méthodes d'humiliation les plus cruelles, dans l'espoir de le rendre « dur ». Ce but fut malheureusement atteint — dès que le père mourut et que Frédéric fut roi, il devint un roi de guerre plutôt qu'un roi de paix.

Plus tard, à l'époque du national-socialisme, la devise de la masculinité était brutale, « Flink wie Windhunde, zäh wie Leder, hart wie Kruppstahl », traduite en anglais par « agile comme des lévriers, dur comme du cuir, dur comme de l'acier Krupp ». Adolf Hitler croyait en « das Recht des Stärkeren », au « droit du plus fort ». Il pensait que les plus forts n'avaient pas seulement le droit de dominer, mais qu'ils en avaient le devoir, et que les faibles méritaient de périr, y compris le peuple allemand lui-même. Voici ce qu'il disait : « Si mon propre peuple devait se briser sous une telle épreuve, je ne pourrais pas pleurer sur lui, il n'aurait rien mérité d'autre. Cette [destruction] serait leur propre destin, qu'ils doivent s'attribuer à eux-mêmes ».¹

Je me suis toujours demandé pourquoi mon père a toujours été immunisé contre cette image de la masculinité qui glorifie la compétition pour la domination et le contrôle.

Pendant des décennies, j'ai su que je devais un jour écrire un livre sur mon père, expliquant comment ma vie s'est construite de ses traumatismes. J'ai mené de nombreux entretiens avec mon père — enregistrés sur vidéo sur une période de dix ans, de 2002 à 2011. Après 2011, il ne se

sentait plus capable de parler de son passé traumatique. Cependant, une brève fenêtre d'opportunité s'est à nouveau ouverte après le décès de ma mère en décembre 2018 — j'ai pu lui parler presque quotidiennement du livre que je compte écrire sur lui. À partir de 2020, il s'est affaibli et à partir de la mi-2021, il n'était plus capable d'avoir des conversations plus profondes. À ma profonde tristesse, il est décédé le 3 mai 2022, à l'âge de 96 ans.

Le livre est envisagé comme un ouvrage de non-fiction sur ma relation avec mon père et les leçons que j'ai pu tirer de ses expériences, non seulement pour moi-même mais aussi en général. La façon dont il a construit une vie digne et significative pour lui-même et sa famille à partir d'expériences inimaginables de guerre et d'expulsion n'est pas seulement admirable mais peut aussi inspirer d'autres personnes. On peut même en tirer des leçons sur la manière dont un avenir digne peut et doit être conçu pour les générations futures sur cette planète.

Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles mon père était immunisé contre un idéal de masculinité fondé sur la domination et le contrôle. Je n'oublierai jamais ses histoires sur ses relations avec les gens et les animaux à la ferme en Silésie où il a grandi et dont il aurait hérité si la guerre n'était pas survenue. Il parlait souvent de ses chevaux et du fait qu'il refusait de les forcer à travailler en les battant. Au lieu de cela, il s'appuyait sur le dialogue avec eux, ce qui faisait que les chevaux lui faisaient confiance et travaillaient fidèlement pour lui, bien mieux que ceux de son voisin. Le voisin a battu ses animaux et a été abandonné à plusieurs reprises par eux, ce qui l'a obligé à recourir à une coercition de plus en plus dure pour obtenir quoi que ce soit.

Plus tard dans sa vie, mon père a traité les autres avec le même respect, non seulement les animaux, mais aussi les gens. Le résultat était toujours impressionnant, dans tous les domaines. Après la guerre, lorsque mon père était enseignant, par exemple, ses collègues s'émerveillaient de ses méthodes d'enseignement et de la discipline supérieure dans sa classe qu'il obtenait sans coercition. La bonne relation que j'entretiens avec mon père et l'admiration que j'éprouve pour lui reposent notamment sur le respect affectueux qu'il montre à toutes les créatures. Quand il pouvait encore soigner son jardin, il parlait aux vers de terre !

La veille de Noël en 2018, il m'a expliqué une autre raison importante qui lui permettait, même en tant qu'enfant et adolescent, de se comporter différemment de la plupart des autres de son âge. Puisque l'agriculture fournissait de la nourriture pour le peuple, tous ceux qui travaillaient dans les fermes n'étaient pas obligés de devenir membres de *Hitlerjugend* (Jeunesses hitlériennes). En conséquence, m'a-t-il expliqué, il était moins sujet au lavage de cerveau général que ses pairs.

En 2019, il m'a raconté de nombreux autres détails sur lui que je ne connaissais pas auparavant. Il m'a raconté comment il avait refusé comment il avait refusé de faire le salut hitlérien à l'école quand il avait onze ans. Un professeur partisan du nazisme a demandé à tous les élèves de se lever et de lever leur bras droit. Mon père a été l'un des rares à rester assis (certaines filles sont également restées assises). Pour cela, il a été systématiquement ostracisé, ignoré et attaqué par ses camarades. Mais comme il était très bon en mathématiques, ses camarades de classe voulaient continuer à copier ses résultats. Mon père n'avait pas vraiment le temps de faire des travaux scolaires parce qu'il travaillait dur après l'école en tant qu'enfant de fermier, mais malgré cela, il avait toujours les bonnes réponses dans son cahier le matin. Alors, ce qu'il faisait, c'était de poser son cahier sur la table et de s'en aller pour que ses camarades de classe puissent tout copier et partir sans dire merci.

C'est mon père en quelques mots : il continue à offrir son soutien même s'il ne reçoit rien en retour. D'autres auraient refusé à des camarades hostiles l'accès à leurs résultats. Mon père a simplement un cœur large et aimant, plein de compréhension pour les faiblesses et les limites humaines. En regardant en arrière sur tout son chemin de vie, cela l'a mieux servi que des calculs de représailles à courte vue l'auraient fait.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale commence, ses deux frères aînés bien-aimés sont les premiers à être enrôlés dans le service militaire allemand d'Hitler. Le 28 octobre 1943, alors qu'il avait 17 ans, lui aussi fut enrôlé. À ce moment-là, il n'était pas seulement un opposant à l'idéologie nazie, il voyait aussi le caractère de cette guerre comme un désastre prévisible. Il avait le choix, rapporte-t-il, de devenir soldat ou d'être fusillé — au mieux être arrêté et envoyé dans un camp

de concentration. Il regrettait beaucoup d'être né en février et pas plus tard dans l'année, car il a été envoyé directement au front en Normandie. S'il avait été plus jeune de quelques mois, il n'aurait été enrôlé qu'au printemps 1944 et aurait peut-être pu être envoyé auprès de son frère bien-aimé, qui était soldat sous le général Rommel en Afrique du Nord et plus tard en Italie.

En mai 1944, il fut dévasté par la nouvelle que ce frère bien-aimé était tombé en Italie. Plus tard, l'autre frère a également été perdu, porté disparu en Russie. L'un des petits-fils de mon père a récemment eu 18 ans, et mon père s'est souvenu de son propre 18^e anniversaire sur le front de Normandie — personne ne savait que c'était son anniversaire, il a juste appuyé sa tête contre un cheval et a pleuré. Il était responsable des chevaux, ce qui lui évitait d'avoir à tirer sur les gens. Les chevaux étaient ses amis.

Le 6 juin 1944, profondément traumatisé, il vit le débarquement allié en Normandie, c'est-à-dire le jour J. Jusqu'à son dernier jour, il vivra entièrement dans les souvenirs de cette époque, comme si c'était encore 1944 et 1945 — il revivait chaque jour de la guerre, de date en date. Il disait : « Je ne suis pas du tout ici, je suis en Normandie ». Il a décrit comment il a rampé hors de son trou de couverture après le débarquement des Alliés, comment il a vu tous les cadavres autour de lui et s'est jeté par terre et a pleuré. Je l'ai souvent entendu gémir dans son sommeil, car je m'occupais de lui aussi la nuit — parfois il entendait une voix, m'a-t-il expliqué, la voix d'un autre jeune garçon qui était allongé à côté de lui sur le sol, le suppliant, « Camarade, je ne veux pas mourir ! » alors que son cerveau sortait déjà de son crâne.

Après avoir survécu à l'invasion alliée de la Normandie et évité courageusement de devenir prisonnier de guerre (il conclurait plus tard que c'était insensé de le faire), il est envoyé à Arnhem aux Pays-Bas en tant que soldat d'occupation. Il faisait partie d'une unité d'artillerie avec des obusiers lourds de 15 cm, où il n'a à nouveau pas eu à tirer car il était responsable d'une carriole pour apporter de la nourriture aux postes d'observation avancés. (Sa carriole était une charrette à deux roues, à deux timons, tirée par un cheval.) Pour lui, personne ne devait être traité comme un ennemi, tout le monde était un être humain, et c'est ainsi qu'il s'est lié d'amitié avec les habitants locaux. Ils avaient fui la guerre à la campagne et lui avaient demandé de les aider, par exemple en allant chercher des objets chez eux en ville. Il transportait secrètement les affaires de ses amis sur sa carriole. Son amitié avec les habitants était si bonne qu'il a même été invité à un mariage.

Malheureusement, son supérieur l'a découvert et lui a ordonné de venir le voir « en grande tenue », pour le punir. Il aurait pu faire fusiller mon père pour « fraternisation », ou l'envoyer dans un camp de concentration, mais il a simplement réprimandé mon père et lui a dit qu'il avait « agi comme un *Untergefreiter* », qui est le grade le plus bas (le grade de mon père était *Gefreiter*).²

Son supérieur comprenait fondamentalement les actions de mon père, il n'était pas un nazi, se souvenait mon père — mon père avait un sens aigu pour cela même si, comme il se souvenait, l'idéologie nazie n'était pas discutée dans sa partie des troupes. (C'est dans d'autres contextes que mon père avait des problèmes, et cela à cause de son nez, car sa forme était conforme au stéréotype antisémite d'un nez juif.) Son supérieur appréciait mon père aussi pour sa compétence auprès des chevaux. Cependant, la punition était donc très dure pour mon père, il a été séparé de ses chevaux bien-aimés et a dû assister les artilleurs dans l'artillerie.

Peu de temps après, cependant, l'unité est transférée d'Arnhem à Aachen et, la veille du Nouvel An 1944/45, elle est transportée en train jusqu'à Cracovie, sur le front de l'Est. Là, mon père s'est retrouvé à nouveau au canon, cette fois dans une unité d'artillerie de 12,5 cm. La position dans laquelle il était stationné se trouvait près d'Auschwitz, sans qu'il sache ce que cela signifiait. De loin, et sans comprendre ce qu'il voyait, il voit la marche de la mort d'Auschwitz. Il ne pouvait en croire ses yeux lorsqu'il a vu des personnes épuisées recevoir une balle dans le cou et être poussés dans le fossé. C'était la goutte qui a fait déborder, ce fut le pire moment de sa vie, dit-il. Depuis lors, il lui a été impossible de se considérer comme un Allemand, malgré le fait qu'il avait un passeport allemand et parlait un dialecte allemand, le dialecte silésien. À ce moment-là, il a commencé à dire : « Je suis silésien, je ne suis pas allemand. L'Allemagne a détruit ma vie, Hitler m'a violé ».

Le général Ferdinand Schörner était son commandant le plus haut placé durant cette phase. Schörner était le commandant en chef du groupe d'armées A. Schörner dirigeait les troupes sous son commandement avec une brutalité extrême, avec d'innombrables condamnations à mort contre ses propres soldats de la Wehrmacht. Même les soldats dispersés par accident étaient condamnés à mort pour des raisons insignifiantes. Les déserteurs étaient pendus à l'arbre le plus proche avec une pancarte autour du cou sur laquelle on pouvait lire : « Ich bin ein Deserteur. Ich habe mich geweigert, deutsche Frauen und Kinder zu beschützen, und bin deshalb aufgehängt worden », en français : « Je suis un déserteur. J'ai refusé de protéger les femmes et les enfants allemands et j'ai été pendu à cause de cela ». La devise de Schörner était que le soldat devait avoir « plus de peur derrière que devant », en allemand, « mehr Angst im Rücken, als von vorne ».

L'unité de mon père fut bientôt encerclée par les troupes russes. Il a rapporté que la seule façon de s'échapper de la poche — *Kessel* en allemand — était à pied, en laissant l'artillerie derrière. Il a fait une évasion courageuse et presque fatale, alors que ses camarades étaient si épuisés et surmenés qu'ils s'étaient endormis. Il s'est accroché à un affût de canon, dormait debout, et était ainsi capable de reconnaître le moment où il était possible de s'échapper. Au bon moment, il a couru hors du *Kessel* par-dessus une colline, au milieu des tirs de snipers ennemis. Le jeune homme qui a franchi la colline avant lui a été abattu — mon père a calculé que le sniper devait recharger son arme et a profité de ce court instant pour se mettre en sécurité. Encore une fois, il nous a dit, il s'est jeté à terre et a pleuré d'épuisement et de désespoir. Tous les autres qui s'étaient endormis ont fini comme prisonniers de guerre russes.

Après cette épreuve, il a été envoyé dans une unité d'infanterie. On lui a ordonné de s'allonger dans une zone boisée, un fusil à la main qu'il ne pouvait pas utiliser, entouré de bruits inconnus. Il ne savait pas à quel moment il pourrait s'échapper sans être abattu par derrière comme un déserteur. Soudain, il a reçu une balle dans l'avant-bras gauche, il s'est attaché le bras, et à partir de là, il ne s'est pas souvenu pas comment il est arrivé à Glatz, à l'hôpital de l'armée de l'air. Là, le bras a été amputé d'une manière si hâtive et improvisée que l'os nu dépassait. De Glatz, il a été transporté dans un train-hôpital jusqu'à Stollberg, où il a reçu des soins supplémentaires jusqu'à quelques jours plus tard, quand la guerre était finie et les soldats russes ont commencé à occuper la région. Ceux qui étaient capables de marcher ont été libérés de l'hôpital et ont reçu l'ordre de « rentrer chez eux », tandis que tous les autres ont été faits prisonniers par l'armée russe.

Mon père a perdu son bras seulement 42 jours avant la fin de la guerre, le 8 mai 1945. Il est sorti de l'hôpital le 26 juin 1945 et a essayé de rentrer chez lui, dans son village natal en Silésie. Avec son bras incomplètement amputé, il a marché 200 kilomètres de Stollberg à Reichenbach, près de Görlitz, où il, à son grand choc, a trouvé sa famille dans un camp, apprenant qu'ils avaient été expulsés de Silésie, expulsés vers l'ouest à travers la ligne Oder-Neisse. Dans le camp, il a retrouvé ses parents et cinq de ses frères et sœurs — seuls les deux frères aînés manquaient, car ils étaient déjà morts à la guerre, et la sœur aînée n'était pas là, que l'on croyait être en Belgique.

La Russie a perdu des millions de personnes pour vaincre l'Allemagne nazie et dans les accords de Potsdam du 26 juillet 1945, la Silésie est retirée à l'Allemagne et donnée à la Pologne en compensation pour avoir donné au dirigeant russe Joseph Staline la partie orientale de la Pologne. La Pologne a donc été « déplacée » vers l'ouest, pour ainsi dire. Des millions de Silésiens ont été expulsés de leur *Heimat*, leur patrie dans les années suivantes, tout comme les habitants d'autres anciens territoires de l'Est, comme la Prusse orientale et la Poméranie. On leur a ordonné de laisser leurs maisons entièrement intactes, sans rien détruire, afin que les Polonais qui avaient été expulsés de la partie orientale de leur pays puissent s'installer.

Lorsqu'on a demandé mon père comment il se sentait à l'époque, il répondait toujours qu'il était reconnaissant d'avoir encore ses jambes et de ne pas être aveugle comme d'autres qui étaient à côté de lui au lazaret. C'était aussi une grande joie pour lui que son bras manquant l'a aidé à nourrir sa famille, car il recevait beaucoup de beurre et d'œufs des fermiers quand il allait mendier. C'était mon père : il voyait toujours le positif et tout ce qu'il voulait, c'était donner de l'amour et du soutien.

Mon père était content de ne jamais avoir été dans une situation où on lui demandait de tirer sur quelqu'un de sa propre main. Pourtant, cela ne l'a pas empêché d'étudier intensivement les livres d'histoire dans les décennies à venir, afin qu'il puisse assumer la culpabilité collective du peuple allemand. Pendant des décennies, il souriait à peine et se taisait la plupart du temps. Ce n'est que par une prière profonde et persistante qu'il a pu éviter de s'effondrer sous le poids de l'impensable qui avait été perpétré au nom de l'Allemagne. Voici mon père : il a épuisé toutes les voies qui lui permettraient de ne pas prendre part à la guerre, pour accepter plus tard le poids d'une culpabilité, dont il n'avait pas pu pénétrer l'ampleur en tant que garçon de ferme de 17 ans. Plus tard, en tant que professeur, il aidera tous les étudiants qui veulent refuser le service militaire à formuler leurs arguments.

Au début, en 1945, la famille, déplacée à Görlitz, espérait que la déportation n'était qu'une rumeur et qu'ils pourraient bientôt rentrer chez eux. En effet, à l'automne 1945, un appel officiel est venu de Pologne pour faire rentrer les récoltes qui, autrement, auraient pourri dans les champs.

Le père et une sœur de mon père ont suivi cette invitation, et le reste de la famille s'est ensuite faufilé secrètement à bord d'un train de marchandises vide pour traverser la frontière, puis pour rentrer à pied. Ils ont trouvé leur ferme détruite, les vaches avaient été brûlées vives dans l'étable. Cependant, la maison d'un voisin dans l'*Oberdorf*, à la partie supérieure du village, était encore intacte et vide, et ils y ont cherché refuge.

En février 1946, mon père réussit à se rendre dans un hôpital de Helmstedt, dans la zone britannique, à près de cinq cents kilomètres à l'ouest de la Silésie, pour faire terminer son amputation. Il devait le faire secrètement, « au noir », en se cachant dans le train. Il a failli mourir à l'hôpital parce qu'on lui avait donné trop d'anesthésiques. Lorsqu'il revient dans son village natal de Silésie, à nouveau « au noir », le nouveau maire polonais le soupçonne d'être un espion, prêt à lui tirer dessus. Heureusement, cependant, le maire parlait suffisamment allemand pour comprendre l'explication de la raison de ce voyage et ne l'a donc pas tué. Ainsi, mon père a eu la chance de survivre deux fois au cours de quelques semaines.

En juillet/août 1946, la famille est enfin définitivement expulsée. Tout le monde est embarqué dans un train de marchandises ouvert, sans savoir où il sera emmené. Certains trains sont allés en Sibérie, d'autres dans ce qui est devenu plus tard l'Allemagne de l'Est communiste. Heureusement, le train de mon père et de sa famille est allé directement à Friedland, dans la zone britannique, qui ferait plus tard partie de l'Allemagne de l'Ouest.

Les accords de Potsdam prévoyaient des quotas d'admission pour chaque zone d'occupation, et après quelques semaines dans le camp de Friedland, la famille de mon père a été emmenée en train vers un petit village agricole, où ils étaient « exhibés comme sur un marché aux esclaves », comme mon père s'en souvenait. Le maire d'un petit village près de Hameln en Basse-Saxe était là avec son tracteur et sa remorque et a sélectionné la famille de mon père. Il a d'abord logé ses nouveaux arrivants dans une étable, puis il a demandé à une femme âgée de quitter sa maison pour que la famille de mon père puisse s'installer. Ils étaient huit personnes, mon père avec ses parents, ses trois jeunes frères et ses deux jeunes sœurs.

Dès le lendemain, mon grand-père paternel est allé travailler chez le fermier voisin pour que la famille puisse avoir quelque chose à manger. Ils n'avaient rien, ni nourriture ni argent. Plus tard, ses frères et une sœur ont également commencé à travailler pour les fermiers pour obtenir des pommes de terre, du lait, des œufs et de la farine.

N'ayant qu'un seul bras, mon père était le seul parmi ses frères et sœurs qui ne pouvait pas travailler dans les champs. Sa situation était donc deux fois plus difficile que celle des autres expulsés. Une fois il a partagé que souvent, la nuit, il se rendait dans la forêt voisine et courait sur la montagne pour éviter de mettre fin à ses jours.

Mon père faisait partie des millions de personnes déplacées de l'Est qui ont été dépouillées de tous leurs biens et transportées vers l'Ouest, vers ce qui restait de l'Allemagne, vers des régions qui étaient elles-mêmes en ruines. Ces personnes déplacées n'étaient pas les bienvenues, souvent accueillies avec humiliation. On les appelait *arme Flüchtlings Schweine*, « pitoyables cochons de

réfugiés », ou, pire encore, « sales Polacks », car beaucoup de gens à l'Ouest assimilaient l'Est aux peuples slaves. Être appelé « Polack » représentait une insulte particulièrement grave, en particulier par et pour ceux qui adhéraient encore aux classements raciaux nazis après la chute du régime nazi — après tout, les nazis avaient classé les personnes parlant des langues slaves comme étant racialement les plus bas de l'Europe, comme des sous-hommes. Le texte suivant reflète la situation, une situation dont il était plus ou moins tabou de parler jusqu'à récemment :

Ceux qui pensent que la xénophobie concerne des personnes venant de pays étrangers se trompent. Après la guerre perdue, des millions de réfugiés et d'expulsés d'Allemagne de l'Est se sont entassés dans le reste de l'Allemagne. Aujourd'hui, leur accueil est considéré comme exemplaire, mais en vérité, ils ont été accueillis avec haine et mépris à l'époque et l'idée ouvertement exprimée qu'ils n'appartenaient pas à l'Allemagne de l'Ouest mais à Auschwitz.³

Après qu'une chère ancienne voisine locale avait lu ce texte, elle m'a écrit : « Je crois que l'accueil hostile des réfugiés par la population locale était dû au fait que chacun devait admettre qu'il avait été trompé par Hitler, qu'il avait élu et acclamé ». Elle poursuit en écrivant : « C'est extrêmement intéressant de voir comment tu relies ton parcours de vie à celui de ton père — dans ma famille on ne pensait guère à de tels liens. C'était toujours le travail pratique, comme s'occuper du bétail, qui était totalement au premier plan ».⁴

Les parents et la fratrie de mon père avaient heureusement réussi à sauver le certificat scolaire qu'il avait obtenu à Lauban en Silésie en 1943. Cela permit à l'administration de Basse-Saxe de l'inviter à Echem en Basse-Saxe en 1947 pour participer à un cours pour jeunes invalides de guerre, dans le but de découvrir quels types d'aptitudes les participants avaient et comment le bureau d'aide sociale pourrait soutenir leur éducation. On a conseillé à mon père de devenir professeur dans une école professionnelle et il a reçu 70 Deutsche Mark par mois et les frais de scolarité ont été remboursés. Il a dû présenter tous ses certificats au bureau d'aide sociale de Basse-Saxe, de 1948 à 1949. Malgré son handicap, et malgré les humiliations qu'il a subies à cause de cela, ses notes étaient exceptionnellement bonnes. En raison de ses excellents résultats, il a ensuite été autorisé d'aller à la *Höhere Landbauschule* (école supérieure d'agriculture) puis la *Pädagogische Hochschule* (école normale).

Les humiliations auxquelles il a été exposé, également dans les décennies suivantes, étaient multiples et avaient de nombreuses sources. Aux yeux de beaucoup de gens, son bras visiblement manquant le plaçait dans la catégorie des criminels nazis qu'il méprisait tant. Non seulement la vue d'un vétéran invalide d'une guerre perdue n'était pas la bienvenue pour ceux de l'ancienne génération qui auraient aimé gagner la guerre, mais de l'autre côté se trouvaient de jeunes générations critiques de gauche, insuffisamment informées de l'histoire allemande, qui le méprisaient en disant : « C'est de ta faute, pourquoi es-tu allé à cette guerre ? » À l'école, les collègues ne l'aidaient pas quand il ne pouvait pas ouvrir une porte d'un seul bras tout en portant des livres.

Ainsi, pour mon père, les blessures existentielles, les traumatismes et les pertes pendant la guerre ont été aggravés par l'humiliation de la période d'après-guerre, les anciens nazis voyaient en lui la perte de l'honneur allemand ou le considéraient comme un sous-homme polonais, tandis que tandis que les jeunes des années 1968 lui reprochaient son handicap. Il ne pouvait pas parler de toutes ces souffrances car le sujet était reçu avec silence dans la population allemande. En outre, mon père n'a délibérément pas voulu en parler, car sa souffrance lui semblait insignifiante face aux tourments indicibles que les Allemands avaient infligés aux autres.

Pendant que mon père étudiait pour devenir enseignant, un de ses frères travaillait dans un village voisin pour un fermier dont le voisin hébergeait également des personnes. Là vivait un couple avec une jeune femme en âge de se marier. Elle est devenue l'épouse de mon père et ma mère.

Peu de temps après le mariage de mes parents, en août 1953, mon père a terminé ses études et un nouveau choc suivant est arrivé, le chômage. Ma mère a pleuré et pleuré, comme elle l'a rapporté plus tard. Un poste d'enseignant qu'on lui avait promis avait été donné à quelqu'un d'autre, et comme le nombre d'élèves de l'école professionnelle agricole était également en baisse, il ne pouvait finalement pas être employé comme professeur d'école professionnelle agricole.

Après une formation complémentaire, il a finalement enseigné le reste de sa vie professionnelle jusqu'à sa retraite comme professeur dans une école professionnelle industrielle, l'école Eugen Reintjes à Hameln.

Comment mon chemin est né de celui de mon père

Je suis né en 1954. Je suis né d'un père qui était une personne expulsée et indésirable après avoir perdu sa patrie bien-aimée, la Silésie, sans aucun espoir de retour, après avoir perdu un frère bien-aimé dans la guerre d'Italie et l'autre frère sur le front de l'Est, et ayant perdu son père qui est mort de chagrin à cause de sa ferme perdue. Mon père a même perdu une partie de son corps, un bras. Ayant vu les atrocités commises au nom de l'Allemagne, il a également perdu son sentiment d'appartenance à toute sorte d'identité allemande. Jusqu'à son dernier jour, mon père disait : « Je suis silésien, je ne suis pas allemand. L'Allemagne a détruit ma vie, Hitler m'a violée ».

Quand j'étais enfant, je me souviens qu'il était calme et introverti, s'asseyant sur des livres d'histoire tôt le matin avant d'aller travailler, essayant de sonder la terrible trajectoire allemande et de comprendre ce qui le poussait à y résister autant qu'il était en son pouvoir. Il voulait se réconcilier avec son propre destin dans lequel il avait été jeté à un âge où il n'était pas encore capable de comprendre la situation dans son ensemble, encore moins justifier pourquoi il a résisté. Cela m'a beaucoup impressionné que des noms comme Dietrich Bonhoeffer soient devenus centraux pour lui. L'après-midi, il travaillait dans le jardin avec son seul bras. Il avait une prothèse, mais il ne pouvait pas la porter car ce n'était qu'un handicap douloureux pour lui. La technologie prothétique n'était pas encore assez évoluée à son époque.

Il n'y avait pas de télévision dans la maison quand j'ai grandi, et Internet était encore loin de dizaines d'années. Cependant, en tant qu'enseignant, mon père avait accès à une machine de projection de films et à des films en celluloïd qui étaient utilisés dans les cours de l'école. Pendant les vacances scolaires, il a fait l'énorme effort d'amener cette lourde machine et une partie des films au village où habitait ma famille, et ce malgré le handicap de n'avoir qu'un bras et de ne pas avoir de voiture. Ce sont des films profondément stimulants qui ont profondément influencé le reste de ma vie.⁵

Plusieurs décennies plus tard, je suis revenu voir mon père pour l'interviewer directement, pour apprendre à voir à travers ses yeux comment il était possible pour le régime nazi de prendre le pouvoir en Allemagne. Mon but était d'avoir une idée de cette tragédie historique comme si je l'avais vécue personnellement.

Malgré son handicap physique, mon père était psychologiquement le plus fort de la famille — en quelque sorte, il était mère et père en une seule personne. Ma mère, elle aussi profondément traumatisée par la guerre et l'expulsion, était comme son premier enfant, avant moi et mes deux jeunes frères et sœurs.

Mon père lisait quotidiennement la Bible. Partout dans le monde, les personnes déracinées ont tendance à chercher refuge de leurs souffrances dans la foi religieuse, et ma famille n'en était pas exempte — si la dignité est absente sur Terre, au moins le ciel peut l'offrir. Malheureusement, ce qui était censé réparer les dommages de guerre primaires a conduit à des dommages de guerre secondaires et tertiaires. Quatre groupes ont émergé dans la famille qui se blessaient, parfois profondément et existentiellement. À un pôle du spectre se trouvait un groupe religieux plutôt dogmatique, au milieu un groupe religieux un peu moins dogmatique, suivi d'un groupe encore moins dogmatique, avec un groupe plutôt neutre à l'autre pôle du spectre.

Le premier groupe s'est formé en Bavière. La sœur aînée de mon père avait été officier de renseignement en Belgique pendant la guerre, et lorsque les troupes américaines sont arrivées en Belgique à la fin de la guerre, elle a travaillé pour elles et les a suivies dans la zone américaine en Bavière. Après la guerre, le reste de la famille ne savait pas où elle se trouvait, mais en 1946, avec l'aide de la Croix-Rouge, elle retrouve sa famille dans le nord de l'Allemagne. Elle a demandé à l'une de ses sœurs de la rejoindre en Bavière, suivie plus tard par trois autres frères et sœurs et la mère de mon père.

La sœur aînée a trouvé un logement pour la plus jeune dans la maison des Témoins de Jéhovah, un choix qu'elle a regretté amèrement par la suite, car les quatre frères et sœurs ont été recrutés avec succès dans cette secte. Ces frères et sœurs formaient le premier groupe, ce qui signifiait finalement la rupture avec le reste de la famille. Je me souviens de la visite d'une des sœurs de mon père et de sa famille, qui sont venues de Bavière jusqu'à la maison de mes parents dans le nord de l'Allemagne pour nous enrôler dans la secte des Témoins de Jéhovah. Après l'échec de cette tentative, il n'y a pratiquement plus eu de contact. Cela signifiait que les pertes que mon père avait subies à cause de la guerre et de l'expulsion étaient aggravées.

Mes parents formaient le deuxième groupe. Avant ma naissance, lui et ma mère avaient été convertis dans une soi-disant *Zeltmission* (réveil de la tente) et se considéraient comme des chrétiens nés de nouveau, ce que ma mère cependant interprétait de manière plus dogmatique que mon père.

Enfant et adolescent, j'ai formé le troisième groupe, seul, ce qui m'a mis dans une position extrêmement difficile. Cela signifiait mon « expulsion » psychosociale dans un isolement extrême, à la fois au sein de ma famille et à l'extérieur de celle-ci — j'étais chassée non seulement de l'humanité mais aussi du royaume de Dieu, telle était ma perception de moi-même. Ce n'est qu'au cimetière que je me suis senti chez moi, du moins dans une certaine mesure, même si je savais que même le suicide ne serait pas une solution, puisque je resterais rejeté par Dieu même après la mort. On pourrait appeler cette épreuve une blessure de guerre tertiaire. Je n'ai survécu à mon enfance et à mon adolescence qu'avec une persévérance extraordinaire. Un facteur important était que mon père n'a pas rompu le contact mais a gardé un lien vital avec moi, même s'il faisait partie du « groupe intermédiaire ».

Alors, d'où je viens ? Est-ce que je viens de Silésie ? Non. Est-ce que je viens de Basse-Saxe ? Non. Est-ce que je viens de Pologne ? Non. Est-ce que je viens d'Allemagne ? Non. Je viens de l'expulsion, de l'expulsion de mes parents de leur *Heimat*, leur patrie, et de ma propre expérience personnelle d'expulsion religieuse psycho-sociale. Je viens des histoires que mon père a racontées sur sa ferme perdue, sur les terres agricoles et les forêts perdues de sa famille — jusqu'à son dernier jour, il aspirait à « rentrer chez lui ». Dans son imagination, il parcourait ses terres chaque soir avec ses frères bien-aimés. Alors, d'où je viens ? Je viens de la conscience profonde que rien n'est certain, que la guerre peut détruire ce qui semble certain en un clin d'œil. Je viens de multiples expériences intergénérationnelles d'humiliation, d'une famille qui était considérée comme moins qu'humaine par certains quand j'étais jeune, je viens du sentiment que je n'appartenais nulle part, qu'il n'y avait pas de « droit de retourner » où que ce soit, que je n'avais pas le droit de faire partie de la famille humaine.

Je viens d'un chagrin sans fin dans un monde où la compétition pour la domination est idéalisée, où prendre soin les uns des autres compte peu, un monde dans lequel nous, en tant qu'humanité, gaspillons notre énergie, notre enthousiasme et notre créativité à nous battre entre nous et contre la nature. Je viens d'un profond désir d'appartenir, d'appartenir à des gens qui regardent cette planète avec admiration, émerveillement et tendresse, à des gens qui refusent de vivre pour l'argent ou l'autosatisfaction, à des gens qui vivent pour la joie que vient du fait de voir, de nourrir et savourer de notre lien existentiel avec toute vie.

Après avoir obtenu mon diplôme d'études secondaires, j'ai poursuivi l'expulsion géographique de ma famille — c'est ainsi qu'on pourrait l'appeler — en partant à la découverte du monde. Pendant de nombreuses années, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, je n'ai pas senti que j'étais un

être humain « légitime », je n'ai pas senti que j'avais une place en tant que membre de l'humanité. Mon incapacité à avoir des enfants et une maladie chronique ont aggravé ce sentiment. Ce n'est que lorsque j'ai vécu dans le monde pendant plus de vingt-cinq ans que mon sentiment de « n'appartenir nulle part » s'est lentement transformé en « appartenir partout ».

Surtout la Norvège est devenue importante pour moi. Je suis arrivé en Norvège pour la première fois en 1977 et j'ai ensuite été marié à un Norvégien pendant quelques années. J'ai réalisé que l'héritage culturel norvégien de *likeverd* (dignité égale) et *dugnad* (responsabilité communautaire) — à la fois sous la forme de responsabilité locale et mondiale (voir Nansen passeport) — est là où je suis à la maison. J'ai appris à voir que ce patrimoine culturel est plus précieux que tout le pétrole que possède la Norvège. Les valeurs de *likeverd* et *dugnad* reflètent la devise de la Révolution française — liberté, égalité, fraternité — une devise qui s'exprime également dans les idéaux des droits de l'homme.

Lorsqu'on me demande : « D'où venez-vous ? », ma réponse est maintenant : « Je viens de la planète Terre, comme vous ». Lorsqu'on me demande « Quelle est votre religion ? », j'évite de créer des divisions « nous-eux » avec ma réponse. J'essaie de donner une réponse à laquelle peuvent souscrire des sages de toutes confessions, qu'ils soient religieux, anti-religieux ou quoi que ce soit entre les deux. Je dis : « Ma religion est l'amour, l'humilité et le respect d'un univers trop vaste pour que nous puissions le comprendre ».

Il y a un dicton soufi attribué au poète persan Rumi du XIII^e siècle : « J'ai appris de Dieu tant que je ne peux plus m'appeler chrétien, hindou, musulman, bouddhiste, juif. La vérité s'est tellement révélée en moi que je ne peux plus m'appeler un homme, une femme... ». Ma version personnelle serait la suivante : « J'ai appris tant de l'univers de sens plus vaste qui nous entoure que je ne peux plus me considérer comme un chrétien, un hindou, un musulman, un bouddhiste ou un juif. La vérité s'est tellement déversée en moi que je ne peux plus m'appeler un homme, une femme... ».

Ma vie est devenue un projet, une vocation, une mission pour une dignité égale pour tous dans la solidarité mutuelle. Je suis fier de toutes les réalisations culturelles que l'humanité a jamais atteintes, et en même temps, j'ai aussi honte de toutes les atrocités que les humains ont jamais perpétrées dans le monde, qu'il s'agisse des atrocités commises par Joseph Staline, Adolf Hitler ou tout autre oppresseur. Je ressens ce que le philosophe Karl Jaspers a appelé la *responsabilité métaphysique* de travailler pour « plus jamais ça », et pas seulement dans une localité, je ressens cette responsabilité partout sur notre planète, et au nom de toute l'humanité — « plus jamais » de massacres de masse, plus jamais l'humiliation systémique et systématique, que ce soit par la guerre contre les gens ou contre la nature.

Après presque cinquante ans de vie mondiale, je comprends de mieux en mieux que ce que j'appelle *big love*, ou *grand amour*, est le seul moyen de sortir de la guerre et de la destruction de l'environnement — *grand amour* signifie la responsabilité communautaire ancrée dans le respect d'une dignité égale pour tous, en liberté de s'engager en solidarité mutuelle.

Donc, au final, mes différents déplacements m'ont donné une patrie — je suis chez moi dans les valeurs de responsabilité et de solidarité communautaire, ancrées dans le respect affectueux de la dignité de tous les êtres vivants de la planète entière. Dans mes écrits, j'essaie de surmonter le cloisonnement du milieu universitaire en faisant le pont entre des disciplines universitaires distinctes. Je commence toujours par essayer de comprendre les messages centraux de divers domaines, puis je rassemble ces messages à différents niveaux d'abstraction en utilisant l'approche *idéal-typique* du sociologue Max Weber,⁶ et enfin, je reconstruis tout sous l'angle de la dignité et de l'humiliation. Jusqu'à présent, j'ai fait cela avec la guerre, le génocide et le terrorisme (2000, 2017),⁷ les conflits internationaux (2006 et 2009, traduits en chinois en 2019),⁸ le genre et la sécurité (2010)⁹ et l'économie (2012, traduit en brésilien-portugais en 2016).¹⁰ Mon livre le plus récent s'intitule *From humiliation to dignity: For a future of global solidarity (De l'humiliation à la dignité : Pour un avenir de solidarité mondiale)* (2022).¹¹ Tous ces travaux n'auraient pas été

possibles sans le chemin de vie de mon père qui m'a appris un dévouement indéfectible à l'intégrité fondamentale et le courage d'aimer. Mon père mérite tous les éloges.

Assis sur le lit de mort de mon père quelques jours avant sa mort, en pleurant, j'ai repensé aux nombreuses décennies où je l'ai vu faire le deuil chaque jour, le deuil des nombreuses couches de traumatismes et d'humiliations en lui-même et dans le monde — tout en même temps ne jamais renoncer à être une force d'amour et de guérison. C'est pourquoi j'ai pris soin de lui dans ses dernières années jusqu'à sa mort avec 96 ans. Je suis infiniment heureux d'avoir pu m'occuper de lui pendant ses dernières années, d'avoir pu rester à ses côtés jour et nuit, d'avoir pu apporter autant de dignité que possible jusqu'à la fin de sa vie.

J'ai toujours rassuré mon père que sa souffrance n'était pas vaine, que mon travail pour la dignité remplaçait son bras manquant, que ma mission de vie honorait et pleurait les membres de sa famille tués et déplacés par la guerre. Je lui ai dit que les nominations au prix Nobel de la paix représentaient sa patrie perdue et reconnaissaient les nombreuses blessures de guerre — primaires, secondaires et tertiaires — qui ont éclipsé non seulement sa vie mais la vie de tant d'autres, y compris les générations suivantes. Je lui ai expliqué qu'avec le réseau mondial « Human Dignity and Humiliation Studies » (« Études sur la Dignité Humaine et l'Humiliation »), que j'ai eu le privilège de lancer en 2001,¹² nous souhaitons semer une graine pour une famille mondiale de la dignité, la famille même qu'il espérait que l'humanité voudrait devenir dans l'avenir. Non plus « Disunited Nations » mais « Globally United People for Dignity ». Mon père a convenu que « Personnes Unis pour la Dignité » est la seule autorité en mesure de vaincre *la loi du plus fort avec la force de la loi*.¹³

Puis, le 3 mai 2022, mon cher et bien-aimé père est décédé. J'étais dévasté et je sais que la douleur sera toujours là. Il n'a jamais été aussi clair pour moi à quel point il était bien plus qu'un père pour moi — pendant ma jeunesse, il m'a sauvé la vie, plus tard, il a été un pilier et une ancre dans ma vie. Plus important encore, le travail de toute ma vie, mon engagement pour la dignité, est né du courage extraordinaire avec lequel il a surmonté le traumatisme atroce qu'il avait subi à cause de la guerre et de l'expulsion — il l'a surmonté avec une compassion pleine d'amour, soulignant toujours que d'autres avaient souffert davantage.

Je repense souvent à l'année 2010, quand j'ai commencé à rester aux côtés de mon père alors qu'il s'occupait de ma mère, quand j'ai passé le plus de temps possible dans la maison de mes parents pour aider. Après le décès de ma mère en décembre 2018, j'ai synchronisé ma vie avec la sienne dans les moindres détails, en particulier après le début de la pandémie de coronavirus au printemps 2020. À ce moment-là, j'ai complètement arrêté ma vie globale et je me suis occupé de lui jour et nuit. On pourrait dire que le timing de deux facteurs difficiles — les soins paternels et le coronavirus — s'est conjugué pour moi de manière bénéfique. J'ai installé mon bureau à domicile dans son salon afin de pouvoir être proche de lui tout en travaillant avec notre communauté mondiale de la dignité en utilisant des plateformes numériques, et en même temps en finalisant mon livre sur la solidarité¹⁴ et préparant le livre *Lettre à mon père*. La combinaison de toutes ces fonctions et tâches a fait que j'ai travaillé jusqu'à dix-sept heures par jour pendant ces années et j'en suis fier.

Lorsque la guerre en Ukraine a éclaté, mon père ne pouvait plus regarder les informations à la télévision. Voir les images de la souffrance dans son voisinage immédiat en Europe était quelque chose qu'il avait espéré ne jamais avoir à revivre de sa vie. Déjà pendant les années où les réfugiés de Syrie et d'Afghanistan étaient arrivés en Allemagne, il était profondément attristé par le fait que les politiciens européens n'avaient pas réussi à créer une paix plus globale dans le monde. « La guerre est l'ennemi de tout le monde », telle était sa conclusion, la guerre aux hommes autant que guerre à la nature. Pour lui, la notion d'« ennemis » n'existait pas, j'en ai souvent parlé avec lui, la dernière fois seulement deux mois avant son décès.¹⁵

La pandémie de coronavirus a imposé de nombreux confinements partout dans le monde, provoquant ainsi une *anthro-pause*.¹⁶ Comme moi, mon père aussi espérait que cela ouvrirait un nouveau « moment Eleanor Roosevelt », tout comme après la Seconde Guerre mondiale en 1948,

un nouveau moment pour une réorientation majeure. Malheureusement, la pandémie de coronavirus n'a pas suffi. On espère maintenant que la tragédie qui se déroule en Ukraine ne se terminera pas par une guerre nucléaire mondiale, mais ouvrira une nouvelle opportunité pour une réorientation fondamentale. Je suis heureux que mon père soit épargné en voyant la tragédie en Ukraine se poursuivre.

Dire « plus jamais ça » ne suffit pas, ce qu'il faut, c'est « wehret den Anfängen », « résister aux débuts », c'était l'avertissement continu de mon père. Il est trop tard lorsque les « Hitlers » de ce monde, les dominateurs impitoyables, ont pris le pouvoir. Leur ascension doit être empêchée, non seulement individuellement mais systématiquement. Il ne suffit donc pas de regarder en arrière et d'accuser le peuple allemand d'avoir été des *Mitläufer* (« suiveurs »), de ne pas s'être dressé contre ses dirigeants nazis. Ce qu'il faut, c'est comprendre que nous sommes tous des *Mitläufer* dans le monde d'aujourd'hui, rien qu'en y vivant, un monde qui commet l'*écocide* et le *sociocide*, qui détruit notre *écosphère* et notre *sociosphère* (en Europe plus qu'en Afrique), et que nous facilitons cela en *cogitocide*, la destruction de notre *cogitosphère*, notre sphère de pensée.¹⁷ Ma vie mondiale est née de l'observation qu'il est de notre responsabilité d'utiliser les leçons du passé pour faire tout ce qui est en notre pouvoir pour aider le monde à se redresser à l'avenir. Mon père a tout donné et il n'a pas baissé les bras même s'il était péniblement conscient que ses efforts étaient insuffisants. Je le suis. Je sacrifie toute ma vie, moi aussi, je continue même en étant péniblement conscient que mes efforts pourraient être vains.

Ce qui attend d'être fait c'est de vaincre la nécessité et la glorification de la compétition pour la domination. La logique interne du *dilemme de la sécurité* (comme l'appellent les politologues) est : « Nous devons amasser des armes, parce que nous avons peur. Quand nous amassons des armes, vous avez peur. Vous aussi amassez des armes et nous avons plus peur ». Sa maxime est : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». Le résultat est que chaque période de paix n'est rien de plus qu'une trêve temporaire, car malgré les meilleures intentions, les préparatifs de guerre, pris dans leur ensemble, tendent à produire plus de guerre que de paix. De même, le *dilemme de la croissance* attend d'être surmonté, il suit la devise « Si vous voulez la prospérité matérielle, investissez dans l'exploitation ». L'exploitation produit la ruine plus que la prospérité, tout comme la préparation de la guerre produit la destruction plus que la paix. Superposer ces dilemmes avec des nouveaux cercles vicieux d'humiliation est le comble de la folie, en particulier dans un monde aussi mondialement interconnecté qu'aujourd'hui. Lorsque la violence a atteint un point où même les pacifistes ont le sentiment qu'il n'y a pas d'alternative à la prise d'armes, il est trop tard.

Voulons-nous vraiment que seuls les plus forts gagnent ? Mon père aurait signé la suggestion suivante pour une sortie :

Nous avons besoin de Globally United People for Dignity pour établir des *règles mondiales contraignantes pour la dignité et la paix*. C'est le seul chemin vers la paix les uns avec les autres et avec la nature. La compétition pour la domination et le profit maximum doit être remplacée par la règle Indigène de sept générations de durabilité. Le vrai pacifisme signifie aller au-delà du dilemme tragique de la sécurité afin que le désarmement mondial devienne possible. Globally United People for Dignity peut co-créeer un village mondial digne et créer une planète où tous les êtres vivants peuvent s'épanouir dans la dignité. Ce n'est pas une utopie naïve, c'est une *eutopia* nécessaire — la seule alternative à la mort collective.

De nombreux Occidentaux confient leurs parents âgés à des maisons de retraite et poursuivent leur vie professionnelle. On m'a souvent demandé pourquoi je restais si fidèlement avec mon père. J'ai toujours expliqué que prendre soin de mon père faisait partie intégrante de mon travail de dignité. L'Allemagne nazie lui a volé la vie de la manière la plus cruelle, et c'était donc mon devoir et mon honneur de lui donner la dignité à la fin de sa vie. J'ai toujours pensé que même un Mandela ou un Gandhi aurait pu apprendre de lui — il était un homme tellement exceptionnel. Il n'a jamais été un citoyen « moyen » juste « s'occupant de ses propres affaires ». Il est allé bien plus loin que

« s’occuper de ses propres affaires » — il a étendu son amour à toute l’humanité et à tous les êtres vivants. Je connais peu de personnes aussi éloignées que mon père de la pensée néolibérale coût-bénéfice à courte vue. Il pensait en termes de règle de durabilité indigène de sept générations. Il l’a fait avec une compassion profondément attentionnée, une compassion qui n’était pas condescendante mais humble et dialogique, inspirée par un amour infini et universel. C’est pourquoi je souhaite écrire le livre *Lettre à mon père*.

Inspiré par la sagesse de mon père, j’ai inventé l’expression *dignité-isme*, ou *dignisme*, comme un nouveau récit globalement conjonctif pour un avenir décent pour notre monde. Voici comment je le définis :

Le dignisme décrit un monde où chaque nouveau-né trouve de l’espace et est nourri pour s’épanouir au mieux, intégré dans un contexte social d’appréciation et de connexion aimantes, où la capacité de charge de la planète guide la manière dont les besoins fondamentaux de chacun sont satisfaits. C’est un monde où règne *l’unité dans la diversité*, où nous nous unissons pour respecter la dignité humaine de chacun et célébrer la diversité, où nous empêchons l’unité de se transformer en uniformité oppressive, tout en empêchant la diversité de glisser vers une division hostile. Le dignisme signifie mettre fin aux cercles vicieux d’humiliation passés et empêcher l’émergence de nouveaux. Le dignisme signifie soins affectueux pour le bien commun de toute l’humanité en tant que co-habitants d’un seul habitat fini. Le dignisme tisse ensemble tous les aspects dignes de toutes les traditions culturelles du monde dans un village global digne.

Bibliographie

- Bucher, Rainer (2008/2011). *Hitler’s theology: A study in political religion*. Translated by Rebecca Pohl. London: Continuum. German original *Hitlers Theologie*, Würzburg: Echter, 2008.
- Coser, Lewis A. (1977). *Masters of sociological thought: Ideas in historical and social context*. 2nd edition. New York: Harcourt Brace Jovanovich.
- Lindner, Evelin Gerda (1993). *Lebensqualität im ägyptisch-deutschen Vergleich: Eine interkulturelle Untersuchung an drei Berufsgruppen (Ärzte, Journalisten, Künstler)*. Hamburg, Germany: University of Hamburg, Department of Psychological Medicine, doctoral dissertation in medicine.
- Lindner, Evelin Gerda (2000). *The psychology of humiliation: Somalia, Rwanda / Burundi, and Hitler’s Germany*. Oslo: University of Oslo, Department of Psychology, doctoral dissertation. www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin02.php.
- Lindner, Evelin Gerda (2006). *Making enemies: Humiliation and international conflict*. Westport, CT, London: Praeger Security International, Greenwood.
- Lindner, Evelin Gerda (2009). *Emotion and conflict: How human rights can dignify emotion and help us wage good conflict*. Westport, CT, London: Praeger, Greenwood.
- Lindner, Evelin Gerda, and Desmond Tutu (Foreword) (2010). *Gender, humiliation, and global security: Dignifying relationships from love, sex, and parenthood to world affairs*. Santa Barbara, CA: Praeger, ABC-CLIO.
- Lindner, Evelin Gerda (2012). *A dignity economy: Creating an economy which serves human dignity and preserves our planet*. Lake Oswego, OR: World Dignity University Press.
- Lindner, Evelin Gerda (2012/2016). *Por uma Economia digna*. Translated by Fatiha Parahyba. Recife, Brazil: Editora da Universidade Federal de Pernambuco. Preface by Francisco Gomes de Matos. English original *A dignity economy: Creating an economy which serves human dignity and preserves our planet*, Lake Oswego, OR: World Dignity University Press, 2012.
- Lindner, Evelin Gerda (2017). *Honor, humiliation, and terror: An explosive mix — And how we can defuse it with dignity*. Lake Oswego, OR: World Dignity University Press.

- Lindner, Evelin Gerda (2023). *From humiliation to dignity: For a future of global solidarity*. Lake Oswego, OR: World Dignity University Press.
- Lindner, Evelin Gerda (作者:林艾雯) (2006/2019). *树敌: 侮辱与国际冲突 (Making Enemies: Humiliation and International Conflict)*. Translated by Lanzhi Liu. Beijing: Foreign Languages Publishing Press. Preface to the Chinese translation by Jingyi Dong (2016), available from Dangdang or Jd.com. English original *Making Enemies: Humiliation and International Conflict*, Westport, CT: Praeger, 2006.
- Lutz, Dieter S., and Hans J. Gießmann (Eds.) (2003). *Die Stärke des Rechts gegen das Recht des Stärkeren: Politische und rechtliche Einwände gegen eine Rückkehr des Faustrechts in die internationalen Beziehungen*. Baden-Baden, Germany: Nomos.
- Rutz, Christian, Matthias-Claudio Loretto, Amanda E. Bates, Sarah C. Davidson, Carlos M. Duarte, Walter Jetz, Mark Johnson, et al. (2020). "COVID-19 lockdown allows researchers to quantify the effects of human activity on wildlife." In *Nature Ecology and Evolution*, 4 (9), pp. 1156–59. doi: 10.1038/s41559-020-1237-z.
- Weber, Max (1904/1949). "Objectivity in social science and social policy." In *The methodology of social sciences*, edited by Edward Shils and Henry Finch, pp. 49–112. Glencoe, IL: Free Press. German original "Die 'Objektivität' sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis", in *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, Band 19*, pp. 22–87, 1904. <http://anthropos-lab.net/wp/wp-content/uploads/2011/12/Weber-objectivity-in-the-social-sciences.pdf>.

Notes en fin de texte

¹ Voir Bucher, 2008/2011. Hitler dans le Löwenbräukeller à Munich le 8 novembre 1943:

Auch ich bin religiös, und zwar tief innerlich religiös. Und ich glaube, dass diese Vorsehung die Menschen wägt, und dass derjenige, der vor den Prüfungen und unter den Prüfungen der Vorsehung nicht bestehen kann, der an ihnen zerbricht, dass der von der Vorsehung nicht bestimmt ist zu Größerem, dass das eine in der Natur gegebene Notwendigkeit ist, dass nur aus einer Auslese die Stärkeren übrig bleiben. Und ich möchte es hier ruhig aussprechen: Wenn mein eigenes Volk an einer solchen Prüfung zerbrechen würde, könnte ich darüber dann keine Träne weinen, es hätte nichts anderes verdient. Das würde sein eigenes Schicksal sein, das es sich selbst zuzuschreiben hat. Das glaube ich aber nie und nimmer.

Traduit de l'original allemand par Lindner :

Moi aussi je suis religieux, profondément religieux. Et je crois que cette providence pèse les hommes, et que celui qui ne peut tenir devant les épreuves et sous les épreuves de la providence, qui est brisé par elles, qu'il n'est pas destiné par la providence à de plus grandes choses, que celui est une nécessité naturelle que seuls les plus aptes restent d'une sélection. Et je voudrais le dire calmement ici : Si les miens devaient être brisés par une telle épreuve, je ne pourrais pas en pleurer, ils n'auraient rien mérité d'autre. Ce serait leur propre destin, à assumer par eux-mêmes. Mais je n'y crois jamais, jamais.

² *Gefreiter* est un grade militaire en Allemagne, Suisse et Autriche qui existe depuis le XVI^e siècle. C'est généralement le deuxième rang ou grade auquel un soldat, un aviateur ou un marin peut être promu. Voir <https://fr.wikipedia.org/wiki/Gefreiter>.

³ 'Die deutschen Vertriebenen waren damals nicht willkommen', par Daniel Huber, *Watson*, le 27 février 2016, www.watson.ch/wissen/history/448145654-fluechtlingsschweine-die-deutschen-vertriebenen-waren-damals-nicht-willkommen. Traduit de l'original allemand par Lindner :

Wer glaubt, für Fremdenfeindlichkeit brauche es Menschen aus fremden Ländern, irrt. Nach dem verlorenen Krieg drängten sich Millionen Flüchtlinge und Vertriebene aus den deutschen Ostgebieten in Rest-Deutschland. Heute gilt ihre Aufnahme als vorbildlich – doch in Wahrheit schlugen ihnen damals Hass und Verachtung entgegen und der offen ausgesprochene Gedanke, nicht nach Westdeutschland, sondern nach Auschwitz zu gehören.

Voir aussi ‘*Hooray, I am a Kriegsenkel!*’ — *Transgenerational transmission of World War II experiences in Germany*, une thèse pour le diplôme de Doctor of Philosophy de l’Australian National University en août 2015, par Lina Jakob, <https://openresearch-repository.anu.edu.au/bitstream/1885/104516/2/Jakob%20Thesis%202016.pdf>.

⁴ Un ancien voisin dans une communication personnelle le 16 avril 2022.

⁵ Voici les films qui ont profondément influencé toute ma vie :

- *Der Schlaf der Gerechten* (« Le sommeil du juste »), un film montrant comment la persécution des Juifs était « normalisée » et comment la femme d’un boucher a tenté de riposter. Voir www.imdb.com/title/tt0056453/.
- *Meine Ehre heißt Treue* (« Mon honneur est la loyauté »), à film montrant les méthodes des SS. Voir <https://youtu.be/jsfn0YDa5jw>.
- *In jenen Tagen* (« En ce temps-là »), l’ascension et la chute du régime nazi racontées en suivant les propriétaires d’une voiture. Voir <https://youtu.be/1DukQ5tlfGU>.
- *Ein Tag* (« Un jour »), un film sur une journée dans le camp de concentration. Voir https://youtu.be/94_gvbFGdg0.
- *Hunde, wollt Ihr ewig leben* (« Chiens, voulez-vous vivre éternellement ? »), un film sur la bataille de Stalingrad (23 août 1942 – 2 février 1943). Voir <https://youtu.be/SG98ZvMvuM0>.
- *Die Brücke* (« Le pont »), un film sur une classe d’école qui a reçu l’ordre de défendre un pont dans les derniers jours de la guerre. Voir <https://youtu.be/t-z0-dFst4c>.
- *Die Wunderkinder* (« Les merveilles »), un film sur deux camarades de classe dans la première moitié du XXe siècle. Voir <https://youtu.be/SGBVB3KBPn8>.

⁶ Dans mon travail, j’applique l’approche *idéal-typique* telle que décrite par le sociologue Max Weber, 1904/1949. Voir une explication dans Coser, 1977, p. 224:

Weber’s three kinds of ideal types are distinguished by their levels of abstraction. First are the ideal types rooted in historical particularities, such as the ‘western city’, ‘the Protestant Ethic’, or ‘modern capitalism’, which refer to phenomena that appear only in specific historical periods and in particular cultural areas. A second kind involves abstract elements of social reality — such concepts as ‘bureaucracy’ or ‘feudalism’ — that may be found in a variety of historical and cultural contexts. Finally, there is a third kind of ideal type, which Raymond Aron calls ‘rationalising reconstructions of a particular kind of behaviour’. According to Weber, all propositions in economic theory, for example, fall into this category. They all refer to the ways in which men would behave were they actuated by purely economic motives, were they purely economic men.

⁷ *The psychology of humiliation: Somalia, Rwanda / Burundi, and Hitler’s Germany* était ma thèse de doctorat en psychologie sociale au Département de Psychologie de l’Université d’Oslo en Norvège. Voir Lindner, 2000. *Lebensqualität im ägyptisch-deutschen Vergleich: Eine interkulturelle Untersuchung an drei Berufsgruppen (Ärzte, Journalisten, Künstler) (Qualité de vie en comparaison égypto-allemande : Une étude interculturelle de trois groupes professionnels (médecins, journalistes, artistes))* était ma thèse de doctorat en médecine psychologique à l’Université de Hambourg en Allemagne. Voir Lindner, 1993.

Honor, humiliation, and terror: An explosive mix — And how we can defuse it with dignity, était mon cinquième livre, et il est sorti en 2017 dans Dignity Press, dans son empreinte World Dignity University Press, avec une préface de Linda Hartling, directrice des Human Dignity and Humiliation Studies (Études sur la Dignité Humaine et l’Humiliation). Voir Lindner, 2017.

Veillez consulter plus de chapitres et d’articles en texte intégral sur www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin02.php.

⁸ *Making enemies: Humiliation and international conflict* était mon premier livre sur la dignité et l’humiliation et comment nous pouvons envisager un monde plus digne. Ce livre a été caractérisé comme un livre révolutionnaire et honoré comme « Titre académique exceptionnel » pour 2007 aux États-Unis par la revue *Choice*. Veillez voir plus de détails sur www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin/book/01.php. Voir Lindner, 2006, Lindner, 2006/2019.

Emotion and conflict: How human rights can dignify emotion and help us wage good conflict était mon deuxième livre. Voir www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin/book/02.php, et Lindner, 2009.

⁹ *Gender, humiliation, and global security* était mon troisième livre, publié par Praeger en 2010. L'archevêque Desmond Tutu a aimablement offert l'avant-propos. Le livre a été « hautement recommandé » par *Choice* en juillet 2010. Pour plus de détails, voir www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin/book/03.php. Voir Lindner and Desmond Tutu (Foreword), 2010.

¹⁰ *A dignity economy: Creating an economy that serves human dignity and preserves our planet* était mon quatrième livre, et c'est la première publication de Dignity Press, publiée en 2012 dans son empreinte World Dignity University Press. Voir www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin/book/04.php, Lindner, 2012, et Lindner, 2012/2016.

¹¹ Lindner, 2023.

¹² Human Dignity and Humiliation Studies, www.humiliationstudies.org.

¹³ Voir, entre autres, Lutz and Gießmann, 2003. J'ai eu le privilège de rencontrer Dieter Lutz le 22 juillet 1993 à l'Institut pour la recherche sur la paix et la politique de sécurité de l'Université de Hambourg, alors qu'il se trouvait encore au Falkenstein 1-3 à Hambourg-Blankenese. Son décès prématuré a été un choc pour nous tous. Voir 'Zum Tod von Prof. Dr. Dr. Dieter S. Lutz, Nachrufe', www.ag-friedensforschung.de/science/lutz-nachrufe.html.

Description de son livre intitulé *La force de la loi contre la loi du plus fort*, Lutz and Gießmann, 2003 :

Die nach dem 11. September 2001 von der Bush-Regierung eingenommene Rechtsauffassung, Angriffskriege gegen mutmaßliche Unterstützerstaaten von Terrorakten zu führen und darüber hinaus gewaltsame Regimewechsel anzustreben, legt die Axt an die Wurzel des geltenden Völkerrechts. Insbesondere das in der Präambel und in Artikel 2 der UNO-Charta niedergelegte Gewaltverbot steht auf dem Prüfstand.

Traduit par Lindner de l'original allemand :

La position juridique adoptée par l'administration Bush après le 11 septembre 2001, consistant à mener des guerres d'agression contre les partisans présumés d'actes de terrorisme et à lutter pour un changement de force de régime, jette la hache à la racine du droit international actuel. En particulier, l'interdiction du recours à la force énoncée dans le préambule et à l'article 2 de la Charte des Nations Unies fait l'objet d'un examen minutieux.

¹⁴ Lindner, 2023.

¹⁵ *My father has no 'enemies'*, 27th February 2022, <https://youtu.be/I1GUpcQIB8g>.

¹⁶ Le terme *anthro-pause* a été inventé par une équipe de chercheurs autour du biologiste Christian Rutz, et al., 2020, qui discutent l'impact possible des COVID-19 lockdowns sur la faune. Nous remercions l'ancien chef du Club de Rome, le Prince El Hassan bin Talal, d'avoir introduit cette notion dans son webinaire sur l'écocide convoqué par Ghazi Hamed le 29 avril 2021. Voir également les notes 4420 et 4421 au chapitre 12 dans Lindner, 2023, pour un aperçu historique du journaliste vétérinaire Roberto Savio.

¹⁷ I very much thank the President of the Club of Rome from 1999 to 2007, Prince El Hassan bin Talal, for his personal message from 19th May 2020, where he suggests the term *cogitocide*. He proposed the term *cogitosphere* in his Opening Address to the 2004 Annual Conference of the Club of Rome 'On limits to ignorance: The challenge of informed humanity', 11th–12th October 2004 in Helsinki, Finland. His address was titled *The challenge of informed humanity: From 'infosphere' to 'cogitosphere'*. Read about *ecocide*, *sociocide*, and *cogitocide* in chapter 7 of Lindner, 2023.